

CHAPITRE III

TCHÔMEI ET LE HÔZIÔKI

KAMO TCHÔMEI, l'auteur du *Hôziôki* était gardien de l'autel Sinto de Kamo à Kiôto. Ayant acquis quelque réputation comme musicien et poète, il fut nommé par le mikado Go Toba à un poste dans le ministère de la poésie japonaise. Plus tard il pétitiona pour succéder à son père comme gardien supérieur de Kamo, mais sa requête fut repoussée. Il en fut profondément irrité et, s'étant rasé la tête, il se retira dans un ermitage sur le mont Oharayama, à quelques milles de Kiôto.

Le *Hôziôki*, écrit en 1212, est une relation des expériences personnelles de l'auteur. Il est hautement apprécié pour son excellent style, qui n'imité pas de trop près la vieille manière classique et n'est pas non plus surchargé d'expressions chinoises. Après avoir décrit le grand incendie de Kiôto en 1177, la famine de 1181 et le tremblement de terre de 1185, le rédacteur de ces mémoires se met à nous parler de l'ermitage de la montagne dans lequel il se réfugia pour échapper à un monde où abondaient d'aussi terribles calamités. Il

décrit minutieusement sa cabane et son genre de vie, avec de nombreux traits qui donnent non seulement des indications sur ses goûts et son caractère particulier, mais nous révèlent aussi l'esprit intime de la religion bouddhique. Ce petit livre, qui ne contient guère qu'une trentaine de pages, jouit néanmoins d'une immense réputation et il est possible d'en transcrire les passages les plus intéressants. Il faut dire d'abord que *Hôziô* signifie « dix pieds carrés », qui sont les dimensions supposées de la cellule d'un ermite et celles aussi de la cabane de Tchomeï. *Ki* signifie « notes » ou « relations ».

Le cours d'une rivière s'écoule incessamment, mais l'eau n'est pas la même; l'écume flottant entre les bords élargis où la rivière s'attarde, tantôt disparaît et tantôt se reforme, mais ne dure jamais. Tels sont les humains et leurs habitations. Dans une splendide capitale où les demeures des grands et des humbles joignent les charpentes de leurs toitures et se coudoient avec leurs tuiles, il peut sembler qu'elles durent sans intervalles, de génération en génération. Mais si nous examinons de près nous trouverons qu'il n'y en a, en réalité, que quelques-unes qui soient anciennes. Celles-ci furent détruites l'an dernier pour être réédifiées cette année; d'autres, qui furent de grandes maisons, tombèrent en ruines et sont remplacées par de plus petites. La même chose est vraie de leurs habitants. Si nous avons vécu longtemps dans un endroit où nous avions un grand nombre de connaissances, nous trouvons qu'une ou deux seulement nous restent des vingt ou trente que nous comptions auparavant. Le matin quelques-uns meurent, le soir quelques-uns naissent. Telle est la vie. On peut la comparer à l'écume sur l'eau. Qu'on naisse ou qu'on meure, nous ne savons ni d'où nous venons ni où nous allons, et dans ce séjour temporaire savons-nous qui profitera de la peine que nous avons prise, ou avec quoi nous donnerons du plaisir à nos yeux? D'une maison ou de son maître, je ne sais

lequel est le plus sujet à changer. Tous deux sont comme la rosée sur les convolvulus. La rosée peut tomber en laissant derrière elle la fleur; mais la fleur se fane avec le soleil du matin. Ou bien la fleur peut se flétrir, tandis que la rosée demeure, mais elle ne peut durer jusqu'au soir.

Pendant les quarante printemps et étés qui ont passé depuis que, pour la première fois, j'ai connu le cœur des choses, maints événements extraordinaires se sont produits. Dans la troisième année de Anghen (1177), le vingt-huitième jour du quatrième mois, la nuit étant troublée par un vent violent, un incendie s'alluma dans la partie sud-est de la capitale, vers huit heures, et s'étendit dans la direction du nord-ouest, gagnant la porte sud du palais, la salle d'audience, les édifices de l'université et le ministère de l'intérieur. Cette même nuit tout fut réduit en cendres. On dit que le feu se déclara dans un édifice provisoire employé comme hôpital. Activé par les rafales du vent errant, il s'étendit de côtés et d'autres jusqu'à ce qu'il se fût élargi comme un éventail ouvert. Les maisons éloignées disparaissaient dans la fumée, tandis que les espaces plus proches étaient complètement recouverts par les flammèches que le vent emportait. Les cendres, chassées dans le ciel et éclairées par les flammes, formaient un fond rougeâtre sur lequel se détachaient des étincelles continuellement soulevées par les rafales et, pour ainsi dire, volant sur un espace de plusieurs centaines de mètres, pour aller incendier quelque nouveau quartier. Imaginez l'état d'affolement des habitants. Il y en avait qui tombaient suffoqués par la fumée, d'autres, enveloppés par les flammes trouvaient une mort soudaine, d'autres, sauvaient à peine leur vie, incapables de préserver ce qui leur appartenait. Leurs sept choses rares et leurs dix mille trésors devenaient de simples tas de cendres. Combien grandes furent les pertes! Seize maisons de nobles furent consumées, et d'autres sans nombre. Un tiers de la ville de Kiôto fut détruit. Plusieurs milliers d'hommes et de femmes ainsi qu'une immense quantité de bétail perdirent la vie. Toutes les voies de l'homme sont pleines de vanités, mais l'on peut estimer comme spécialement sans profit de bâtir des demeures dans un endroit

aussi dangereux qu'une capitale, gaspillant nos richesses et nous donnant de grandes anxiétés.

De nouveau, le vingt-neuvième jour du quatrième mois de la quatrième année de Ziço (1180), il y eut un grand cyclone qui s'éleva dans le quartier Kiôgokou et souffla avec une grande violence jusqu'à Rokouzô. Trois ou quatre des districts de la cité subirent sa pleine violence. Il n'y eut pas en ces endroits une seule maison, grande ou petite, qui ne fût détruite par ses tourbillonnantes rafales. Quelques-unes furent simplement aplaties contre le sol, d'autres il ne resta rien que les piliers et les poutres, les toits des barrières furent emportés et allèrent tomber à une distance de plusieurs rues. Des clôtures furent arrachées, détruisant toutes limites des propriétés. Il est à peine nécessaire de dire que tout ce que contenaient les maisons, sans exception, s'éleva dans le ciel, tandis que les écorces et les bardeaux des toits étaient éparpillés comme des feuilles d'automne par le vent. La poussière était soulevée comme de la fumée, si bien qu'on ne pouvait rien voir, et le fracas était si effroyable qu'on ne pouvait entendre parler son voisin. Les rafales de l'enfer bouddhique, dont on nous a parlé, doivent être quelque chose de ce genre. Non seulement les maisons furent détruites, mais d'innombrables quantités de gens furent blessés et devinrent perclus, tandis qu'on réparait leur maison. Ce tourbillon disparut dans la direction du sud-ouest, ayant causé des lamentations à beaucoup. Or une tempête est un accident ordinaire, mais celle-ci n'était pas un simple phénomène naturel; je soupçonne fortement qu'elle fut envoyée comme un avertissement.

Suit alors un récit des misères qu'occasionna le transfert de la capitale à Settsou, dans la même année 1180.

Il y a si longtemps, que je ne me rappelle pas exactement, mais je crois que c'était durant la période Yôoua (1181-1182) qu'il y eut, pendant deux ans, un état de choses fort misérable causé par la famine. Les malheurs se suivent. Soit qu'il y ait eu de la sécheresse au printemps ou dans l'été, ou des tempêtes et des inondations en automne et en hiver, le grain

ne vint pas à maturité. Les labours du printemps furent vains et les plantations (de jeune riz) en été ne réussirent pas. Il n'y eut à l'automne aucune activité de moissons, et en hiver on eut rien à engranger. Dans toutes les provinces les gens abandonnèrent leurs villages et cherchèrent d'autres séjours, ou bien, oubliant leur foyer, allèrent vivre dans les montagnes. Toutes sortes de prières furent essayées, et même on remit en vigueur des pratiques religieuses inusitées en temps ordinaires, mais en pure perte. La capitale, qui dépend pour toutes choses de la campagne, ne pouvait rester indifférente au manque de récolte. Les habitants, en leur détresse, offraient de sacrifier tous leurs objets de valeur, mais personne ne s'en souciait. Les acheteurs qui se présentaient faisaient peu de cas de l'or et grand cas du grain. Les mendiants pullulaient sur les routes et emplissaient les oreilles de leurs lamentations. Dans une telle misère, on atteignit avec difficulté la fin de la première année. Avec l'année nouvelle les espérances se ranimèrent. Mais, afin que rien ne manquât à nos malheurs, la peste éclata et dura avec obstination. Tout le monde mourait de faim et, à mesure que le temps passait, notre situation devenait aussi désespérée que celle du poisson dans la petite flaque d'eau de l'histoire. Enfin, même des gens respectables qui portaient des chapeaux et avaient les pieds chaussés, allaient mendier de façon importune de porte en porte. Parfois, tandis que vous vous demandiez comment des créatures aussi complètement misérables pouvaient se tenir debout, elles s'affaissaient sous vos yeux. Près des murs des jardins et au bord des routes, d'innombrables gens mouraient de faim et, comme on n'enlevait pas leurs cadavres, le monde était rempli de mauvaises odeurs. Comme ils se corrompaient, il y avait maints spectacles dont les yeux ne pouvaient supporter la vue. C'était pire sur les bords des rivières, où il n'y avait même pas de place pour laisser passer les chevaux et les véhicules. Les portefaix et les bûcherons aussi devinrent si faibles que le bois se fit de plus en plus rare, et les gens qui n'étaient pas riches démolissaient leurs maisons et en vendaient les matériaux au marché. On dit que la charge d'un homme n'était pas suffisante pour lui procurer de quoi se soutenir

pendant un seul jour. C'était étrange de voir, parmi ces tas de bois à brûler, des fragments ornés par places de vermillon ou de feuilles d'argent et d'or. Si l'on s'informait, on apprenait que des gens à toute extrémité allaient dans les anciens temples voler les images de Bouddha, briser les objets du culte dont c'étaient là des débris. Ce fut mon lot d'être témoin de spectacles aussi désolants, puisque j'étais né dans un monde profane et méchant.

Une autre chose fort pitoyable fut que, quand un homme et une femme étaient fortement attachés l'un à l'autre, celui dont l'amour était le plus grand et dont le dévouement était le plus profond mourait toujours le premier. La raison en est qu'ils se sacrifiaient : l'homme ou la femme abandonnait à l'aimé tout ce qu'il avait pu mendier. Comme une chose naturelle, les parents mouraient avant leurs enfants. Même on pouvait voir des enfants se cramponner au sein de leur mère ignorant qu'elle était déjà morte. Un prêtre du temple de Zisonin, navré au fond de son cœur du grand nombre de gens qui périssaient ainsi, s'entendit avec de saints personnages qui, par ses conseils, quand ils voyaient quelqu'un de mort, écrivaient sur son front le premier des caractères chinois de Amida (Bouddha) et par ce signe l'unissaient (à l'Église). Ceux qui moururent dans la cité de Kiôto, pendant les quatrième et cinquième mois seuls, s'élevèrent au nombre de 42 300. Il faut y ajouter encore ceux qui moururent avant et après, et, si nous comptons aussi ceux qui périrent dans les divers quartiers excentriques, le nombre des morts n'a plus de limites. Et les provinces ! J'ai entendu dire que dans les temps récents il y eut une famine semblable sous le règne de Soutokou, dans la période Tchôzô (1131-1135), mais je n'en connais pas les détails. Ce que j'ai décrit est le plus lamentable état de choses dont j'aie été le témoin oculaire.

Tchômeï décrit ensuite le grand tremblement de terre de Kiôto, en l'année 1185, alors que, dans les pires jours, il y avait vingt ou trente secousses qu'on eût appelées violentes en des temps ordinaires. Après dix ou vingt

jours, les secousses quotidiennes furent de deux à cinq, puis une tous les deux ou trois jours. Ce ne fut que vers le troisième mois que la terre eut complètement recouvert sa tranquillité.

L'histoire de ces désastres est une introduction au récit de sa propre vie et sert à expliquer sa résolution d'abandonner la ville et de vivre la vie d'un ermite. Il passa trente ans dans une petite cabane, éloigné de Kiôto, et trouvant que cette retraite même n'était pas suffisamment paisible :

Cinq printemps et cinq automnes, dit-il, passèrent pendant que je faisais mon lit parmi les nuages du mont Ôhara. Et maintenant, à soixante ans, alors que la rosée ne s'évapore pas aisément¹, je me bâtis un dernier semblant de demeure, quelque chose comme l'abri que le voyageur a pour se reposer une nuit, ou le cocon que se tisserait un vieux ver à soie. C'est plus de cent fois moins commode que l'habitation que je possédais au temps de ma jeunesse. De même que mon âge décline chaque année, à chaque changement ma demeure devint plus petite. Cette dernière n'est pas une maison ordinaire. Elle a à peine dix pieds carrés et seulement sept pieds de haut. Comme ce ne doit pas être une demeure fixe le sol est à l'entour tout piétiné et laissé sans culture, les murs sont de boue et le toit de roseaux, les joints sont tenus par des anneaux et des crampons pour plus de commodité en cas de transport en un autre lieu, si quelque sujet de mécontentement s'élevait. Combien peu de peine j'aurais à la rebâtir en un autre endroit ! Elle ferait à peine la charge de deux voitures et il n'y aurait d'autre dépense que le charroi.

Depuis que j'ai caché mes traces dans les retraites du mont Hino, j'ai construit un toit qui fait une saillie de trois ou quatre pieds de large du côté de l'est, pour y brûler des broussailles. Au sud, j'ai placé un auvent temporaire qui me

1. En d'autres termes : quand les pensées tristes ne sont pas aisément chassées.

donne de l'ombre et j'ai disposé à terre une claie de bambou (pour servir de natte). A l'ouest, il y a un autel domestique. A l'intérieur, contre la paroi nord, et sur un écran de papier, j'ai suspendu une image d'Amida à côté de laquelle j'en ai mis aussi une de Foughen. Devant elles, j'ai posé un exemplaire de l'*Hokkekio*¹. Contre le mur de l'est, j'ai répandu une couche de fougères qui me sert de lit. Au sud-ouest, il y a des rayons de bambous sur lesquels se trouvent des étuis de cuir noir contenant des poésies japonaises, de la musique, un pieux livre bouddhique et des manuscrits. A côté, sont pendus une harpe et un luth de l'espèce connue sous le nom de Origoto et Tsoughibiva.

Telle est ma demeure temporaire. Maintenant je vais décrire ce qui l'entoure. Au sud, il y a une conduite d'eau qui aboutit à un réservoir construit avec de grosses pierres entassées les unes sur les autres. Une forêt proche fournit en abondance le bois pour le feu. Le Masaki grim pant cache tout ce qui est au delà. La vallée est très boisée, mais elle s'éclaircit vers l'ouest, ce qui n'est pas défavorable pour la méditation².

Ici, au printemps, on peut voir les fleurs onduleuses de la glycine envoyant leur parfum vers l'ouest. En été, on entend le Hototoghisou³, qui par ses cris réitérés invite à un rendez-vous sur ce rude sentier qui conduit aux Enfers. En automne, le chant de la cigale emplir les oreilles, résonnant comme une lamentation sur les vanités de cette existence terrestre. En hiver, la neige excite en moi une émotion sympathique. Comme elle devient de plus en plus épaisse, puis par degrés se fond à nouveau, elle est un exact symbole de l'obstruction du péché.

Quand je suis trop triste pour prier ou que je ne puis fixer mon esprit sur les pages des saintes écritures, il n'y a personne pour m'empêcher de me reposer et d'être aussi indolent qu'il me plaît. Il ne vient pas non plus d'ami devant qui je puisse éprouver quelque honte. Bien que je n'aie pas spécialement adopté la règle du silence, vivant seul comme je

1. Les saints livres bouddhiques.

2. A l'ouest, du côté de l'Inde, patrie du bouddhisme.

3. Espèce de coucou.

le fais, la faculté de parler a naturellement été suspendue. Sans aucune résolution définie d'observer les commandements, les circonstances où je me trouve sont telles que je n'ai jamais la tentation de les transgresser. Quand, au matin, je m'approche des vagues blanches du lac, j'éprouve les mêmes sentiments que le novice Manseï quand il contemplait les bateaux passant au large d'Okanoya (et comparait la vie humaine au bouillonnement de leur sillage). Quand, le soir, le vent froisse les feuilles des canéficiers, je songe à l'estuaire de Zounyô et j'imité le style de Ghen Tôtokou. Quand je suis plus gai que d'habitude j'unis la musique du vent d'automne à l'accompagnement de son chant parmi les sapins, ou bien, au bruit de l'eau, je joins mes louanges de la musique du ruisseau. Je ne prétends à rien de grand en musique, et je chante ou je joue pour moi seul, pour le réconfort de mon cœur et non pour le divertissement des autres.

Au pied de la montagne, il y a une autre cabane construite en broussailles, où vit un forestier. Il a un fils qui vient quelquefois me voir. Quand je suis triste, je vais me promener avec lui et, bien qu'il y ait une grande différence entre nos âges, lui ayant seize ans et moi soixante, nous jouissons tous deux des mêmes plaisirs. Nous cueillons les fleurs des grands roseaux et nous récoltons des airelles, nous emplissons nos paniers de pommes de terre sauvages et de persil. Quelquefois nous descendons jusqu'aux champs de riz de la bande de terre au pied de la montagne et nous glanons les épis tombés. Quand le ciel est serein, nous escaladons les sommets et nous voyons au loin l'horizon de mon pays natal. De là nous pouvons voir Kovatayama, Fucimi, Toba et Hatsoukasé. Un beau point de vue n'est pas une propriété privée et il n'y a rien qui m'empêche d'en jouir. Sans avoir besoin de faire à pied un fatigant voyage, mon esprit prend son vol au long des chaînes de montagnes. Je franchis le mont Soumi, je passe le Karadori, je fais un pèlerinage à Ivama, je me prosterne à Icyama ou bien je trace mon chemin à travers la plaine d'Aouadzou et j'offre mes respects aux restes du vieux Séminarou (musicien fameux). Je traverse la rivière Tagami et je visite la tombe du poète Saroumarou Dayou.

En revenant à ma cabane, nous cassons des branches de cerisiers ou nous cueillons les rouges feuillages d'automne; nous coupons les jeunes pousses des fougères, ou selon la saison, nous ramassons des noix. Nous offrons sa part à Bouddha et une autre portion est portée en présent (à la famille de mon compagnon).

Quand, par une nuit calme, la lune brille à ma fenêtre, je pense avec tendresse aux hommes de jadis; et aux cris des singes ma manche est humide de larmes. Les lucioles, parmi les herbages, me représentent les fanaux des pêcheurs de l'île de Maghi no Cima. La pluie à l'aube a pour moi le bruit des feuilles qu'agite une rafale de vent. Quand j'entends le faisan doré pousser son cri : horo-horo, je me demande si c'est mon père ou ma mère¹. Quand le cerf de la montagne s'approche sans crainte, je sens jusqu'à quel point je suis séparé du monde.

Quand j'établis d'abord ma demeure en ce lieu, je crus que ce serait seulement pour un temps. Mais cinq ans ont passé et ma hutte provisoire a vieilli. Sous les auvents s'étend un lit épais de feuilles mortes, et la mousse a poussé sur la terre battue. Quand, par hasard, je reçois des nouvelles de la capitale, j'apprends la mort de maints personnages de haut rang, tandis qu'il est impossible de compter le nombre des gens de conditions inférieures qui ont disparu. J'apprends aussi que bien des maisons ont été détruites par l'incendie; mais ma cabane provisoire est restée sûre et paisible. Elle est petite, mais la nuit j'ai un lit pour y dormir, pendant le jour une natte sur laquelle je m'asseois; elle est tout ce qui est nécessaire pour le logement d'une personne.

Bouddha a enseigné aux hommes de ne pas permettre à leur cœur de devenir esclave des choses extérieures. Même mon affection pour cette chaumine peut être comptée comme une transgression; même quand, étendu à terre, je goûte un

1. Ceci se rapporte à un poème dans lequel il est fait allusion à la doctrine de la transmigration.

repos tranquille, cela aussi pourrait être un obstacle à la piété. Comment peut-on perdre un temps précieux en se livrant continuellement à des plaisirs inutiles? Par une calme matinée j'ai longtemps réfléchi aux raisons de ces choses et j'ai posé à mon cœur ce problème : le but pour lequel j'ai abandonné le monde et fait mes compagnons des montagnes et des forêts est de donner la paix à mon esprit et de me mettre à même d'observer toutes les pratiques de la religion. Mais bien que ton apparence extérieure soit celle d'un saint homme, ton cœur est plongé dans l'impureté. Ta demeure est une indigne imitation de celle de Zomyô. Mais en observance fidèle tu restes loin derrière Souri et Bandokou. Est-ce là une affliction naturelle inséparable d'une condition méprisante ou est-ce l'effet des passions désordonnées d'un cœur impur? A cela mon cœur n'a pas fait de réponse. Quelques invocations spontanées à Bouddha montèrent à mes lèvres, puis le silence.

Écrit dans ma hutte à Toyama, la seconde année de Kenriakou (1212), le dernier jour du troisième mois, par moi, le moine Renin¹.

Quelques éditions ajoutent le pieux *tanka* suivant :

La lune est partie;
Un cruel pic de montagne
Où en dernier lieu elle a brillé :
Oh! si mon âme avait la vue
De cette infaillible lumière!

Tchomeï est aussi l'auteur d'un recueil de courts essais intitulé : *Moumidô* (Extraits anonymes), concernant pour la plupart des sujets poétiques, et d'un autre ouvrage appelé : *Siki Monogatari* (les Quatre Saisons), où il décrit les fonctions de la cour pendant l'année.

Plusieurs relations et journaux de voyages nous sont parvenus de la période Kamakoura. L'*Izayô no Ki* en est le plus connu. Il fut écrit par une femme appelée

1. Nom que prit Tchomeï en se faisant moine bouddhiste.

Aboutsou, nom qui indique qu'elle avait prononcé des vœux bouddhiques. Elle descendait de l'un des mikados et était la veuve d'un fils du Fouzivara no Sadaiyé qui publia le *Hiakounin-is-ciou*. Ce journal fut composé au cours d'un voyage qu'elle fit à Kamakoura en 1277, dans le but d'obtenir justice pour son fils Tamésouké, contre un frère aîné d'une mère différente qui avait usurpé un des domaines de la famille.

L'*Izayô no Ki* est un récit de voyage extrêmement sentimental abondamment entremêlé de *tanka*. Le court passage suivant suffira comme spécimen :

26^e jour. — Nous avons traversé une rivière qui s'appelle, je crois, Ouaracina et nous avons abordé sur la rive Okitsou. Je me suis rappelé le poème qui dit : La lune derrière moi, comme je me mets en route avec des larmes. A l'endroit où nous avons fait la halte de midi, il y avait un bizarre petit oreiller de buis. Je m'étendis, absolument épuisée, et, trouvant là un encrier, j'écrivis, couchée, les lignes suivantes sur les bandes de papier qui étaient près de mon oreiller :

Ce fut une expérience
A peine digne de mémoire.
Ne le dis pas au monde,
O toi, oreiller de hasard!
Et ne dis pas non plus que je me suis liée.

Mousoubi-okitsou, qui signifie « se lier, s'astreindre », est aussi le nom de l'endroit où l'auteur fit halte. Le poème est évidemment composé dans le simple but d'intercaler ce calembour et ne se rapporte à aucune expérience personnelle.

Au crépuscule nous passâmes à Kiyomigaséki. Les vagues qui se brisaient sur les rochers semblaient les revêtir de robes blanches — un très joli spectacle.

Vous, rochers antiques,
Sur la rive de Kiyomi!

Laissez-moi vous poser une question :
Combien de fois vous êtes-vous parés
De ces vêtements humides de vagues ?

« Vêtements humides » est une expression métaphorique qui signifie blâme ou punition non méritée.

Bientôt il fit sombre et nous nous installâmes pour la nuit dans un village voisin qui était près de la mer. De quelque endroit proche vint une épaisse fumée dont l'odeur était des plus fétides. Elle était sans doute causée par quelque chose que faisaient les pêcheurs. Cela me rappela ces paroles : Les rances odeurs de mon logement de nuit. Le vent fut fort impétueux pendant toute la nuit et les vagues semblaient se briser en tumulte sur mon oreiller.

Le passage qui suit se rapporte au Fouzisan. Il semble qu'à l'époque où vivait l'auteur les fumées de ce volcan étaient intermittentes. Elles ont depuis longtemps cessé complètement.

Le style de l'*Izayoi no ki* est très différent de celui de *Ghempê Seisouiki* et du *Heiké Monogatari*. Il est relativement exempt d'éléments chinois et, à la lecture, ressemble davantage à une œuvre de la période Heian. L'auteur a évidemment pris le *Tosa Nikki* pour modèle.

Aboutsou a publié aussi un volume d'essais critiques sur la poésie, intitulé : *Yo no Tsourou* (*La grue dans la nuit*), et d'autres ouvrages moins importants.

Le *Ben no Naïzi Nikki*, écrit aussi par une femme, est une relation quotidienne d'événements qui eurent lieu de 1246 à 1252.

Poésie.

Pendant toute cette période, on continua, à la cour de Kiôto, à écrire des *tanka*. Plusieurs recueils de poèmes furent préparés sous les auspices officiels, mais comme

ils contiennent peu de choses qui soient caractéristiques, il n'est pas nécessaire de s'y attarder. La poésie de cette période mérite seulement d'être mentionnée pour indiquer que toute culture n'était pas entièrement abandonnée à une époque où régnait l'ignorance.

Ce fut alors que prit naissance l'habitude de réunir des anthologies de *tanka* consistant en spécimens empruntés chacun à cent auteurs divers. Ces recueils s'appellent *Hiakou-nin-is-ciou*. La collection originale de ces livres, qui contient des *tanka* du VII^e jusqu'au XIII^e siècle, se trouve aujourd'hui entre les mains de chaque écolière japonaise. Il fut compilé vers 1235 par un noble de la cour nommé Sadaiyé, appartenant au grand clan Fouzivara, qui possédait presque seul à cette époque le monopole de la poésie japonaise. Cet ouvrage a été traduit en anglais par Mr. F. V. Dickins.

Un nouveau mètre parut à cette époque, qui remplaça le vieux *Naga-outa*. Il s'appelle *Ima-yo* ou mode actuel, et consiste en phrases alternées de sept et cinq syllabes. Cet arrangement est plus ou moins imité dans les passages poétiques qui commencent dès lors à se trouver dans les œuvres en prose.

Ouvrages en chinois.

Les ouvrages écrits en chinois pendant la période Kamakoura témoignent de la décadence générale du savoir. Ils sont composés en une espèce de mauvais chinois qu'on peut justement comparer au latin barbare de l'Europe du moyen âge.

Le plus important est l'*Adzouma Kagami* ou *Miroir de l'Est*, qui est une histoire du Japon de 1180 à 1266.

Inappréciable en tant que source d'information historique, son mérite littéraire est fort mince. C'est une de ces sèches chroniques dans lesquelles les événements sont notés mois par mois et jour par jour, sans aucun effort pour montrer leur connexion.

LIVRE V

PÉRIODES NAMBOKOU-TCHÔ (1332-1392)
ET MOUROMATCHI (1392-1603).

(Époque d'ignorance.)

CHAPITRE I

INTRODUCTION. — ZINKÔCIÔTÔKI. — TAIHÉIKI.

Vers la fin de la période Kamakoura, la mauvaise administration des régents Hôzô, qui étaient aux Sôgouns ce que les Sôgouns avaient été aux mikados, fut la cause d'un mécontentement général; et, quand un mikado de caractère résolu fut monté sur le trône, l'occasion sembla favorable pour secouer la domination de la caste militaire. A la cour de Kiôto il y avait toujours eu un fort courant d'intrigue secrète dirigé contre l'autorité des Sôgouns et celle des régents qui gouvernaient en leur nom. Le mikado Go Daigo fut le premier qui s'estima assez puissant pour prendre des mesures énergiques. Après une lutte désespérée et maintes vicissitudes, son entreprise réussit partiellement. Le résultat fut l'établissement de deux mikados qui régnèrent simultanément.